Quelques livres

Autor(en): **Elder, Marc**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **25 (1922-1923)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-749891

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

einen Teil seiner Forderungen an Deutschland streichen zu können. Die Vereinigten Staaten werden hierzu bereit sein, sobald sie die Gewissheit haben, dass die von ihnen geforderten Konzessionen nicht dem französischen Militarismus, sondern wirklich dem Wiederaufbau dienen.

Hier, wie überall, wo es sich um die Zukunft Europas handelt, bleibt uns zuletzt nur ein Appell an die Vernunft der Sieger. Wenn sie ihre kurzsichtige Gerichtsvollzieherpolitik forttreiben und den Völkerbund noch weiterhin, nach einem Worte Nittis, zu einer „Heiligen Allianz der Sieger" degradieren, dann bleibt uns nichts übrig, als unsere Seelen Gott zu empfehlen und zitternden Herzens die langsam heranschleichende Endkatastrophe zu erwarten, zu der der Weltkrieg nur ein harmloses Vorspiel war.

BERLIN HERMANN FERNAU

⊠ ⊠ ⊠

QUELQUES LIVRES

Il faut féliciter M. Daniel Halévy de la collection littéraire qu'il publie sous le nom de *Cahiers Verts*, chez l'éditeur Bernard Grasset. La formule des *Cahiers* n'est pas nouvelle: il en existe de nombreuses séries. Les plus fameux furent sans doute ceux de Péguy, qui ont disparu avec lui. Ils avaient une grande tenue littéraire, de la hauteur intellectuelle et une certaine homogénéité spirituelle. Ils manquaient d'éclectisme et sentaient parfois un peu trop le fatras. Le nombre des collaborateurs était restreint, et, pour employer un mot que je tiens de Péguy lui-même, ses Cahiers étaient « une féodalité ». Mais n'oublions pas que ces collaborateurs comptèrent des artistes comme Suarès, les Tharaud, des hommes comme Romain Rolland.

Il semble que l'esprit des *Cahiers Verts* soit plus large, moins didactique, moins universitaire, plus ouvert aux formes gracieuses de l'art littéraire et moins contraint par des rigidités morales. Ils n'en ont pas moins de valeur pour cela. Le souci des belles-lettres anime visiblement leur directeur. Et qui dit belles-lettres marque un amour du beau qui est la plupart du

temps étranger à la littérature. Le littérateur est un professionnel polygraphe qui sait accommoder une histoire, tourner un article, développer un essai. La littérature sent la besogne, le gain: c'est du travail. Il y a la création, un culte de la forme dans les belles-lettres, ce souffle mystérieux qui est proprement l'essence indéfinissable de l'art. Je ne connais pas tous les cahiers de la douzaine actuellement parue. Mais, dans ceux que j'ai lus, j'ai reconnu le choix d'un esprit avisé et qui a le goût, l'instinct du beau.

Nous voici donc déjà avertis du genre d'ouvrages que nous trouverons dans les *Cahiers Verts*. Les romans qui flattent le public et chatouillent la curiosité des cousettes ne sont pas leur fait. Naturellement ils ne méprisent point le succès qui ne vient pas à l'accoutumée quand on le cherche et se déclanche soudain pour d'obscures raisons. *Maria Chapdelaine*, dont nous avons étudié ici la fortune, fut le premier des *Cahiers Verts*. Il en est le plus populaire sinon le meilleur.

Le Baiser au lépreux par François Mauriac — huitième cahier — est d'une qualité excellente. Dès le seuil du livre, un Hommage des Tharaud à Henri Genêt donne une note grave, pathétique et belle. Ces quelques pages, regrets et souvenirs sur un ami perdu, sont parmi les meilleures de ces deux écrivains qui ont écrit au moins un livre parfait, cette *Tragédie de Ravaillac* dont je ne me lasse pas d'admirer la mesure, le relief, et la simplicité qui renforce encore le pittoresque et l'atmosphère mystique du drame. Car tout est là: être simple, sans perdre la force, la sensibilité. Accumuler des images, noter des rapprochements imprévus, jongler avec les mots, raffiner, torturer, au fond n'est-ce pas un jeu facile et qui ne réclame que le don? Mais dépouiller toute scorie, ramasser et clarifier sa pensée, n'employer que des mots courants, usuels, en les échauffant jusqu'au rouge par un bon assemblage, un emploi juste, harmonieux, voilà le difficile, voilà l'art! Après Anatole France, qui réalise si aisément ce miracle, les Tharaud ont parfois atteint ce sommet. Et j'estime que c'est un grand mérite.

L'histoire du *Baiser au lépreux* est l'aventure banale d'une fille solide et drue qui épouse un héritier malingre lequel ne

tarde pas à succomber à la tuberculose. Jean Pélougère, chétif laideron, a grandi dans la maison d'un malade, au milieu de l'écœurement des drogues et de la tristesse sépulcrale des longs sommeils. Une sentimentalité débile et des élans sans but le troublent. Il étouffe sous son aspect physique rebutant. Acceptation héroïque de la part de sa fiancée, son mariage est pour lui-même un effort. Noémi devient sa femme, comme elle le doit. « Pleine de remords et de pitié, comme dans l'amphithéâtre une vierge chrétienne d'un seul élan se jetait vers la bête, les yeux fermés, les lèvres serrées, elle étreignait ce malheureux.» Le baiser au lépreux!

Dans son dixième cahier, M. Daniel Halévy nous a donné un *Saint-Just* de Marie Lenéru, cette sourde-muette qui vient de mourir et que ses pièces de théâtre avaient fait connaître. L'essai est précédé d'une introduction de Maurice Barrès qui cherche et propose une explication à ce choix singulier, pour une jeune fille, du portrait de Saint-Just. Car, lorsqu'elle étudia ce conventionnel qui semble une vierge sous ses boucles et dans la coquetterie de la haute cravate, Marie Lenéru n'était qu'une jeune fille. Et c'est dans l'exaltation passionnée du jeune homme, qui a saisi la Révolution à bras-le-corps et s'en est fait la voix, que Maurice Barrès trouve le ferment de sympathie ardente. L'âme cloîtrée de Marie Lenéru, bouillonnant des premières générosités romantiques, déborde au feu de l'âme de Saint-Just. Il n'a jamais cédé: le destin le trouve inébranlable. Et elle, que le malheur accable, ne voit-elle pas dans l'héroïque volonté d'un jeune homme qui s'impose au siècle malgré la mort, le signe fraternel de l'exemple?

Voilà ce que suppose Maurice Barrès. Et l'explication paraît normale a priori: Saint-Just préfigure morale de Marie Lenéru; une âme qui découvre son double. Mais j'avoue que, lisant l'essai, cette interprétation m'a paru plus séduisante que vraisemblable et, pour tout dire, un peu trop facile.

Ce Saint-Just est, au fond, un bon devoir d'étudiante, sans plus. J'y croyais voir cette passion violente jusqu'à la maladresse, cette flamme partiale, propre à la jeunesse, que laissait attendre l'introduction de Maurice Barrès. Point du tout. Ce qui domine, c'est le souci de la vérité historique, l'amour du

document. Marie Lenéru ne choie point son héros jusqu'à l'excuser. Elle le prend tel qu'il est, arriviste d'abord et avant tout. On sent qu'elle veut faire vrai. Elle réfute, discute, apporte des faits. Ce n'est pas une légende enthousiaste, c'est une thèse de licence supposant chez le lecteur une connaissance trop complète de la Révolution, omettant constamment un synchronisme nécessaire pour situer à tout moment l'action de Saint-Just. Celui-ci l'intéresse, certes, mais ne la transporte pas. Elle le juge; il ne la domine pas. Curieuse situation d'une jeune fille en présence de ce chérubin régicide!

A la fin du volume, je lis: « Il y a quelque satisfaction de nos jours à rencontrer un homme croyant si fortement à la guillotine.» Et encore: « ... il suffit à la mémoire de Saint-Just, pour la préserver de toute banalité, de s'être identifié à cette crise — révolutionnaire — jusqu'à l'incomparable, avec un luxe inouï de prédestination. Il arrive neuf et n'a qu'un usage: tyranniser. A vingt ans il connaît tous les secrets des dominateurs: il sait vouloir, fournir plus d'activité que les autres, il sait se tenir, commander et se taire. » Et plus loin, pour conclure: « A la conviction près, Saint-Just restera le chef inégalé des arrivistes, celui dont la jeune statue fait pleurer les Césars.»

Evidemment la jeune fille qui écrivit ces lignes admira surtout en Saint-Just la volonté de réussir. L'ascension du rêveur silencieux de Blérancourt qui fut à lui seul, à vingt cinq ans, presque tout le gouvernement révolutionnaire, l'émerveille. A force d'énergie sans scrupules, contre les autres, contre lui-même, Saint-Just est arrivé à imposer son génie. Et elle? La jeune fille disgraciée, murée dans le silence, n'ayant que de mauvais yeux pour découvrir la vie, ne sent-elle pas, comme Chénier, qu'elle a quelque chose là? Ne faut-il pas que ce quelque chose s'impose, éclate? Saint-Just n'a-t-il pas brisé d'autres entraves? Voilà l'exemple.

Ce maître dans l'art de parvenir séduisit Marie Lenéru plus par sa froide tension que par une exaltation juvénile. Cette femme, condamnée à la réclusion en apparence, ne voulait pas rester obscure. En outre, Saint-Just l'intéresse aussi comme un cas singulier. Elle a de la curiosité intellectuelle. Elle est

« amateur d'âme ». La preuve est qu'elle choisit Barrès pour lui porter son travail et que, par delà le tombeau, elle lui dédie son essai « en témoignage de sa profonde admiration ».

Le douzième cahier est consacré au poète anglais Robert Browning, partie pour une étude de madame Mary Duclaux, partie pour des traductions. Le destin de Browning fut étrange. Marié à une poétesse illustre, il demeura à peu près inconnu jusqu'à la soixantaine. Puis, la gloire l'enleva sur ses ailes pour le porter soudain au rang des divinités poétiques de l'Angleterre.

Browning était d'origine créole par les femmes. C'est un point important. De vieux sang anglais, pur de tout apport étranger, Robert Browning n'aurait peut-être bien été qu'un poète honorable, ponctuel chef de bureau au comptoir des muses. La chaleur, la gaité enfantine, le mirage rêveur des îles, tout l'héritage de sa grand-mère, « formosa sed nigra » vint heureusement troubler le fleuve paisible de la vieille race. Dégénérescence peut-être, comme le veut Gobineau. Mais à coup sûr renouvellement. Les Antilles bruyantes et ensoleillées traversaient la tradition anglaise.

Ainsi, presque toujours, quand un artiste apporte du nouveau, on s'aperçoit qu'il le tire de l'étranger, soit par des hérédités inconscientes, soit par des curiosités habilement mises à profit. J'aime croire que le sang créole des Browning fit de Robert ce jongleur de rimes et de rythmes, imprévus, souvent charmants, parfois incompréhensibles. De même, je ne doute pas que Mallarmé, si entendu dans les lettres anglaises, n'ait puisé largement son ton subtil, elliptique, ses grâces bistournées aux sources de Browning. C'est un peu de lointaine fantaisie nègre qui anime ainsi notre symbolisme. La part de l'étranger, ou slave, ou nordique, se reconnaît d'ailleurs aisément ici ou là dans notre littérature, particulièrement dans la poésie, dans le théâtre. Evidemment tout le monde n'a pas une grand' mère créole ou asiatique dans ses ascendants, mais il y a des épousailles spirituelles qui en tiennent lieu ...

* * *

L'Epithalame de Jacques Chardonne, publié par la librairie Stock, est un roman de masse imposante et dont on a beau-

coup parlé à l'occasion du dernier prix Goncourt. Depuis, il a fait son chemin, ce qui prouve, non pas que les lecteurs soient insensibles à l'ennui, mais qu'ils marchent au gré de la presse et achètent sur commande. Constatation que nous avons eu déjà l'occasion de faire.

J'avoue tout de suite que je serai peut-être un mauvais juge de *L'Epithalame*, malgré moi et quoique j'en appelle à ma plus sévère impartialité. J'ai mis des semaines pour arriver au bout de cet ouvrage qui comporte deux volumes bien tassés et guère moins de 700 pages. Le livre tout entier est fait de petits chapitres, qui notent une scène, une conversation, et se suivent sans ordre apparent. On saute toutes les trois ou quatre pages du coq à l'âne. Des personnages défilent, parfaitement falots, insaisissables, invisibles. Ils ont des noms et on sent que le nom est pour l'auteur mieux qu'une fiche anthropométrique. Ils ont des noms sans relief, plats comme leur ombre: Panthèse, Degouy, Chaurant, Moussons, etc. . . . C'est tout un monde bourgeois, plié sur le même modèle comme un pantalon de tennis. On ne les reconnaît plus quand ils ont passé et, chaque fois qu'on les retrouve, on fait effort pour repérer ses souvenirs, comme dans les salons au milieu des mannequins interchangeables qu'on vous représente sans cesse.

Pas de décor, d'ambiance, d'atmosphère. Ajoutez la platitude de l'écriture. Là non plus, jamais de relief, de saillie, de lumière, d'images. Le livre est un interminable film voilé qui se termine sans raison, sans conclusion, simplement parce qu'il plaît à l'auteur de souffler sa lanterne. Le premier chapitre est comme le dernier, ou comme le vingtième, ou comme le centième. On peut lire le livre à l'envers ou seulement le second volume.

Les deux protagonistes de cet épithalame, Albert et Berthe nous sont présentés comme des gens supérieurs. Albert est un gros avocat parisien, cultivé, réfléchi, entraîné à l'analyse. Ce qui ne l'empêche pas de ne rien comprendre à sa femme, de la froisser bêtement pour un bibelot, pour rien, et de se conduire en général tout comme la première brute égoïste venue. Quant à madame, elle a trois domestiques et c'est ce qui la tue! Dans le désœuvrement sans limite de ses jours elle se met le

cœur sur le gril, sonde ses imaginations. Le vide de ce ménage bourgeois où, comme dans les nuits d'insomnie, chacun écoute battre ses tempes, a quelque chose d'oppressant. Maintes fois on a envie de crier à Berthe: « Mais va cirer tes parquets, fais la lessive, rapetasse des chaussettes au lieu de bâiller tes sentiments et de jouer la délaissée! » Et cet idiot d'Albert qui ne peut pas lui donner un enfant pour l'occuper! Mais si. L'enfant arrive, mais rien n'est changé! J'aurais dû m'y attendre, car dans ce monde les femmes ne torchent pas leurs mioches: on le remet à une bonne et l'épithalame recommence!

Tout de même, il y a des mérites dans ce livre. M. Chardonne possède une expérience indulgente de la vie: il a lu, regardé, médité. Certaines de ses remarques sonnent longtemps entre ses pages. Mais pourquoi trancher du psychologue et donner dans le fatras? Au fond ses héros n'ont jamais été amoureux l'un de l'autre. A force de s'ausculter l'âme, ces gens-là oublient la chair qui serait sans doute un remède dans leur cas. L'homme s'en fait accroire. La femme se désole sur une chaise-longue. Car c'est la grande leçon du roman — s'il comporte une leçon! —: la malfaisance du désœuvrement. Un peu moins de valetaille, un peu plus d'obligations. Berthe ne serait pas plus niaise qu'une autre s'il lui fallait tous les jours mettre la nappe et surveiller la cuisine. La fille d'Antinoüs ajoutait à ses charmes en lavant le linge avec ses compagnes.

BOULOGNE sur Seine MARC ELDER

⊠ ⊠ ⊠

MAX GEILINGER: GEDICHTE

DOCH IN DER NACHT ...

Scheu wie ein Falter zwischen Blumendolden
Schläft's in den Dingen von Vergänglichkeit,
Von jenem traumhaft süßen Überholden
Harten Besitzes und der harten Zeit.

Von allen Worten scheint nur Abschied wahr,
So wie die wahrsten Blüten Rosen sind,
Die Gold und Purpur, Schatten, Licht und Wind —
Und ein Verwehn— und süßer Duft im Haar.